

JEAN-GABRIEL CAUSSE

LES COULEURS INVISIBLES

ROMAN



Flammarion

Les Couleurs invisibles

DU MÊME AUTEUR

L'Étonnant Pouvoir des couleurs, Éditions du Palio,
2014 ; J'ai Lu, 2016.

Les Crayons de couleur, Flammarion, 2017 ; J'ai Lu,
2018.

L'Algorithme du cœur, Flammarion, 2019 : J'ai Lu,
2020.

Jean-Gabriel Causse

Les Couleurs invisibles

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-8713-7

*Il y a trois sortes d'hommes,
les vivants, les morts et ceux qui prennent la mer.*

Aristote

À moins que ce soit Socrate.
Certains attribuent cette citation à Platon.
Seule chose de sûre : c'est fichtrement bien trouvé.

Chapitre 1

Les autruches peuvent mourir d'un cancer. J'ai vérifié ce matin sur Internet parce que j'en suis une. Je patiente dans la salle d'attente du service d'oncologie du CHU de Montpellier et je ne veux pas voir la réalité en face. Qui a eu l'idée bizarre de peindre cette pièce en bleu layette ? Le temps passe encore plus lentement quand les murs sont de cette couleur. J'ai envie d'enfouir ma tête dans le revêtement du sol. Sa teinte et ses motifs font penser à du sable.

— Ça va aller, me murmure ma femme Alice sur un ton incantatoire.

Elle me serre la main par à-coups comme pour m'envoyer de sa force. Ça me fait encore plus flipper. Ma radio des poumons présentait de nombreuses taches aussi noires que le Vantablack. On m'a donc fait une biopsie par fibroscopie. Et aujourd'hui, mon cancérologue, le docteur Gillet, va me donner mes résultats d'anatomo-pathologie, « anapath » pour les intimes. Ça fait une semaine que j'entends ce mot du matin au soir. Je le déteste.

Celui qui en a créé les protocoles doit être un sadique. Il a décidé d'employer les mots « positifs » ou « négatifs » pour qualifier les résultats d'analyses. Et pour lui, si l'anapath conclut que les taches sont des tumeurs cancéreuses, c'est positif!

On est le 22 août et la climatisation ne doit pas marcher. Des gouttes de transpiration perlent sur mon front. Je n'ose pas tousser. Cela fait près d'un mois que ma salive prend plusieurs fois par jour un goût ferreux et une teinte cramoisie.

Avant d'être une autruche, j'étais un bisounours qui fumait un paquet de Marlboro par jour. Dans ce monde de peluches, il n'y a jamais de mort. On a bien quelques tracasseries, mais on s'en sort toujours. Donc le premier bisounours à décéder, c'est moi.

J'ai été foudroyé en lisant le nombre 85. 85, c'est le pourcentage de personnes atteintes d'un cancer du poumon au stade 3 qui en succombent. Et je suis certainement au stade 3. Voire 4. J'ai comparé mes radios des poumons à celles que l'on trouve sur Internet. Copie conforme des cas les plus désespérés, avec des petites taches, des moyennes et même des grosses... sur les deux poumons. D'après les commentaires, cette saloperie a certainement métastasé. J'en aurais au mieux pour quelques semaines. Je ne veux pas y croire. Les radios ne montrent peut-être que des billes qui auraient fait fausse route quand j'étais gamin ou des noyaux de litchis, de cerises, ou...

Je suis bien un bisounours réincarné en autruche.

Que fout le docteur Gillet ?

C'est une femme raide à tous les niveaux : ses cheveux, ses lèvres fines, sa voix sèche, sa posture, le cou bien droit, son attitude coincée. On dirait une statue du musée Grévin. Pas du genre à chanter des chansons paillardes en salle de garde pendant l'internat. Elle m'a reçu à l'hôpital pour la première fois la semaine dernière après ma radio des poumons pour me prescrire une biopsie, mais je suis sûr de l'avoir déjà croisée plusieurs fois à Sète. On doit être voisins. Je me demande même si elle n'habite pas l'immeuble aux volets vert pomme d'à côté.

Je me gratte nerveusement les joues, rasées du matin.

— Concentre-toi sur ta respiration, me dit ma femme, adepte depuis quelques mois des techniques de méditation.

Ça changerait quoi ? me dis-je. La porte de la salle d'attente s'ouvre enfin. Ce n'est pas la cancérologue. Un jeune couple d'une vingtaine d'années. Facile de savoir que c'est elle qui est malade. Elle porte un fichu sur la tête, malgré la chaleur.

C'est étrange comme on peut souvent deviner le prénom des personnes que l'on croise, rien qu'à leur apparence. En tout cas, quand un inconnu nous annonce son nom de baptême, on est rarement étonné. Il a la plupart du temps la tête de l'emploi. Est-ce que le choix du prénom influence notre

physionomie ou est-ce que nos parents choisissent nos prénoms en sachant inconsciemment à quoi nous ressemblerons dans le futur ?

Excusez-moi de faire de la philosophie de comptoir, mais c'est pour essayer de penser à autre chose qu'à « mes résultats d'anapath ». Je parierais donc que ce couple qui s'assoit en face de nous s'appelle Agathe et Arthur. J'ai bien envie de leur demander.

Que fout le docteur Gillet ?

Le visage souriant de Pierre Desproges me traverse l'esprit. Je sais pourquoi. Quand il apprit qu'il souffrait d'un cancer, il décida d'aller déjeuner avec un copain à la brasserie Wepler place de Clichy à Paris. Il commanda un plateau de fruits de mer et s'attaqua à un gros crabe rouge carmin. Il le dégusta en silence. Meticuleusement. Il suçà l'intérieur des pattes, ne laissa pas une miette de chair dans la carcasse. Quand il eut fini, il regarda finalement son copain et lui dit d'une voix badine : « Un partout ! »

Desproges, lui au moins, il le prenait avec humour.

Que fout le docteur Gillet ?

Je transpire de plus en plus. Je me gratte encore plus fort. J'ai envie de tousser, mais je n'ose pas. Mon mouchoir est déjà assez taché. « Ça va aller », me dit une nouvelle fois Alice en me serrant la main. Je ne crois pas à la méthode Coué.

La porte s'ouvre à nouveau. Le docteur Gillet. Cette statue du musée Grévin semble ballottée par un léger courant d'air. Tous mes sens sont en éveil. La cancérologue ne sourit pas. Je remarque le ton de sa voix un peu hésitant quand elle dit : Antoine Cluzel. Aussitôt une tache de couleur rouille envahit mon champ visuel et brouille légèrement ma vue. La cancérologue me scrute discrètement des pieds à la tête sans me regarder dans les yeux. Elle frôle ma main tendue de ses doigts aussi froids et secs que les mains d'argent d'Edward.

Elle me précède dans le couloir qui mène à son bureau, certainement pour ne pas avoir à croiser mon regard. Sa respiration est profonde. Son pas est lent, comme si elle redoutait le rendez-vous ou comme si elle cherchait les mots justes pour m'annoncer la nouvelle... positive.

La lumière du jour éclabousse le couloir à travers la porte ouverte de son bureau. L'autruche se réincarne en taureau. Un taureau qui va entrer dans l'arène. Oui, le docteur Gillet porte un pantalon safran et un gilet orné de fils brillants qui s'enroulent en volutes. Elle est habillée en matador !

Elle s'assoit derrière son bureau en faisant grincer le ressort de son fauteuil de direction. Ce couinement provoque une coloration violette de ma vue. Le même violet que les chasubles des curés lors des enterrements. Je ne suis pas complètement certain que le couple s'appelle Agathe et Arthur, par contre

je suis sûr à 100 % du prénom du docteur Gillet :
Cassandre...

J'ai lu il y a quelques jours qu'on avait trois cerveaux. Un cerveau reptilien qui réagit au centième de secondes. C'est le siège des pensées réflexes et de la survie. Il est donc par nature plutôt pessimiste afin de nous permettre de faire perdurer notre espèce. Je sens que mon cerveau reptilien me donne l'ordre de fuir.

Il y a aussi le cerveau limbique, le siège des émotions. Il met à peu près deux secondes à s'activer. Le mien doit redouter que la discussion avec la cancérologue fasse surchauffer ses connexions neuronales. Il me conseille aussi de fuir.

Le troisième cerveau est le cortex. C'est lui qui gère les fonctions intellectuelles complexes. Il met au minimum trois secondes avant de tirer des conclusions. Ce qui veut dire que toute personne à qui vous vous adressez et qui vous répond sans prendre les trois secondes nécessaires le fait par réflexe ou par émotion, mais sans réfléchir. Mon cortex pèse donc le pour et le contre et me livre cette conclusion : *si le cancer était avéré, vu l'état de tes radios, il serait pris en charge trop tard et l'issue serait très certainement fatale à plus ou moins court terme. Jusqu'à présent tu craches un peu de sang mais tu ne souffres pas. À l'instant où tu connaîtras les résultats d'anapath, ta vie va basculer et l'hôpital va devenir ton quotidien pour gagner quelques semaines de souffrance. Donc, quel intérêt « d'entrer » aujourd'hui dans la maladie ?* Mon cortex conclut donc qu'il n'est

pas complètement illogique de procrastiner et de différer la réponse.

Fuir, fuir, fuir me proposent donc mes trois mousquetaires à trois secondes d'intervalle. Tous pour un ! Ils prennent le contrôle de mes jambes et me font faire demi-tour dans le couloir.

— Viens, dis-je à ma Mme d'Artagnan en la prenant par le bras. On s'en va.

— Vous m'enverrez les résultats par la poste, dis-je au docteur Gillet sans la regarder dans les yeux non plus. Je ne veux pas savoir. Pas maintenant.

Alice fait un mouvement de résistance en repoussant ma main.

— Ça va aller... lui dis-je en reprenant ses propres mots. En général la méthode mimétique fonctionne.

— Mais... s'insurge ma femme.

J'insiste en tirant plus fort sur son bras.

— Allez ! Ça va ! dis-je en tentant une variante, avec les mots dans le désordre.

Elle se tourne vers le médecin et bafouille un « je suis désolée docteur » avant de me suivre.

J'entends le même couinement violet dans mon dos. Le docteur Cassandre a dû faire un bond sur son fauteuil.

Sète est à une trentaine de kilomètres de Montpellier. Une bonne demi-heure de route.

Je me permets de vous épargner les propos de ma femme dans la voiture. Au début, ils restent feutrés,

eu égard à ma plus que probable grave maladie. Mais rapidement ils changent de nature et tournent autour de : « Tu n'es dans le fond qu'un lâche », énoncé sur tous les tons, sous toutes les formes avec des synonymes comme peureux, des antonymes comme « pas courageux », des analogies comme « petite chose ». Elle pourrait parler d'attitude pusillanime, au moins ça élèverait le niveau de la discussion ou plus exactement du monologue. Je reste stoïque. Cramponné au volant, les mains à dix heures dix, le regard loin devant, sur la file de droite de l'autoroute. Elle ne peut rien contre moi, j'ai activé mon meilleur bouclier : je dose précisément la pression sur la pédale d'accélérateur pour que le moteur reste constamment à 1 600 tours/minute. On roule certes à peine à 70 km/h sur cette portion payante de l'autoroute, mais ainsi le bruit du moteur a pour moi exactement la couleur turquoise du lagon de Bora Bora. Mon cerveau m'a entraîné là-bas en colorant légèrement le paysage qui défile. Je baigne dans cette eau très légèrement teintée d'une goutte d'Obao. La voix d'Alice ne porte pas assez loin pour m'atteindre.

Nous arrivons à Sète, le bruit du moteur m'a fait sortir de ma baignade en modulant des couleurs plus criardes. Alice finit au même moment son monologue en hurlant :

— Tu pourrais au moins dire quelque chose !
Quoi dire ?

Que la couleur de son timbre de voix est à mes yeux un abricot sombre, beaucoup trop mûr quand elle crie ? Je préfère vous parler de l'événement majeur qui se déroule en ce moment à Sète, comme tous les ans depuis 1666 : les fêtes de la Saint-Louis. Les meilleurs jouteurs nautiques, tout de blanc vêtu, s'affrontent pendant une semaine sur le canal royal devant une foule bigarrée et compacte. Ils sont juchés à deux mètres de haut, sur un plancher surélevé à l'arrière d'une barque soit bleu soit rouge que l'on appelle une tintaine (se prononce « tiiiiintènee »). Les compétiteurs portent une lance et un bouclier et sont propulsés par dix rameurs. Ils essaient de se faire tomber à l'eau en se poussant avec la lance quand les barques se croisent.

Nous faisons un grand détour pour éviter le centre-ville et nous nous garons enfin devant notre appartement sur le flanc du mont Saint-Clair. Toujours en silence. Alice plante l'estocade finale devant la porte de notre immeuble :

— Tu n'as vraiment rien dans le pantalon !

Je regarde Alice droit dans les yeux. Ses pupilles bleu cendré sont légèrement plus sombres que d'habitude.

Tant qu'à être un couard, me dis-je (ce mot aussi elle a oublié de l'employer), autant l'être jusqu'au bout. Sans un mot, je pivote de 180 degrés et descends à pied vers le centre-ville. J'essaye de faire abstraction de sa dernière phrase qui me rattrape dans le dos :

— Tu me fais pitié!

C'est un peu contradictoire : si Alice avait quelque indulgence, elle ne m'aurait pas enfoncé comme elle l'a fait.

Alice sait très bien où je vais me réfugier. Sur notre voilier.

Pour atteindre le port de plaisance, je dois traverser la fête de la Saint-Louis. J'ai du mal à me frayer un passage tant les quais grouillent de monde. Les haut-parleurs de la ville jouent *Les Marchés de Provence* de Gilbert Becaud, c'est devenu une tradition. La gamme de couleurs que cela m'évoque est intemporelle.

Je trouve subitement cette foule bien insouciante. Comme si la Terre continuait de tourner. J'aperçois finalement notre bateau qui flotte paisiblement perpendiculaire à un ponton. C'est un Dufour 40 CC. 40 pour 40 pieds soit à peu près douze mètres et CC pour cockpit central. Il paraît que l'on est plus en sécurité en haute mer avec un poste de pilotage au milieu de la carène. On a moins de chance de se faire emporter par une grosse vague qui passerait par l'arrière.

Son gelcoat jauni par les UV trahit son âge. Quelques algues vertes au niveau de la ligne de flottaison révèlent mon entretien plus qu'approximatif. Il aurait besoin d'un bon carénage.

3=1 était à vendre depuis longtemps. Alice l'avait repéré parce que son nom l'avait interpellée. Un soir, nous nous sommes imaginés à son bord faisant le tour du monde. Alice nous voyait sous les tropiques,

donnant les cours du CNED aux trois filles que nous allions avoir. On en était même déjà à se disputer sur les prénoms. Je voulais les appeler Rose, Garance et Violette parce que ce sont trois teintes qui vont bien ensemble, mais elle préférait des prénoms bretons qui font plus marin.

J'ai toujours plus ou moins navigué, mes parents possédant à ma naissance un voilier de 9 mètres. Toute mon enfance, je les ai entendus me rabâcher que ma première balade en mer, je l'ai faite en sortant de la maternité, soit deux jours après ma naissance. Il paraît que j'ai hurlé sans discontinuer pendant toute la « promenade ». Peut-être parce qu'au fond de moi, la mer m'a toujours fait peur. Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que, quand Alice m'a parlé du $\beta=1$, un presentiment me disait que ce n'était peut-être pas une bonne idée de s'encombrer d'un bateau. Alors pourquoi ai-je accepté ? Pour faire plaisir à Alice ? Pour prolonger un peu notre rêve de liberté ? Parce que ce n'est pas illogique quand on habite un petit deux-pièces de s'offrir la Grande Bleue comme jardin ? Pour découvrir de nouvelles couleurs ? En hommage à la mémoire de mes parents morts dans un accident de voiture il y a cinq ans ?

Non. Rien de tout ça.

J'ai voulu me débiter en faisant une offre ridiculement basse. Elle a été acceptée sans négociation. Impossible de reculer. Et avant même de trouver un